

Et pourtant l'auteur de *Bruges-la-Morte* n'a jamais vécu dans la ville dont il a assuré la renommée littéraire. A ceci près que son père est né à deux pas du beffroi et que son grand-père était chirurgien et député de Bruges. Ce dernier, avec son frère Alexander (dont le visage apparaît sur une des bières de la brasserie Rodenbach !), est un des fondateurs de la Belgique.

Tournaisien de naissance, Georges Rodenbach passe une enfance morose à Gand où il s'initie à la poésie des canaux, des beffrois et d'un moyen-âge idéal... qu'il délaissera pour Bruges à mesure de l'industrialisation de la ville de Charles Quint. Après de brillantes études, le dandy Georges Rodenbach s'installe à Bruxelles où, avec Max Waller, il enflamme *La Jeune Belgique*. La revue d'avant-garde s'est donnée pour mission de traquer les "vieilles perruques de la Littérature". Ce déploiement d'énergie permet au Gantois d'exercer son ironie cinglante. Ainsi, au procès intenté à *La Jeune Belgique* pour cette boutade lancée à un confrère : "Qu'il reçoive, avec tous les honneurs dus à son rang de Sganarelle, un coup de pied au derrière de la part de son tout dévoué Max Waller."

Place Poelaert, l'avocat Georges Rodenbach met les railleurs de son côté :

"Pour ce drôle de petit coup de pied au derrière, vous demandez trois mille francs. C'est cher ! C'est beaucoup, c'est superbe ! Trois mille francs ! A ce compte-là je connais des gens qui voudraient presque en recevoir tous les jours. Cela deviendrait une position, et ce n'est plus la main que les mendiants devraient tendre dans la rue..."

Monté à Paris, Georges Rodenbach (et Bruges, serait-on tenté de dire) devient célèbre du jour au lendemain grâce à *Bruges-la-Morte* (1892), chef-d'œuvre du symbolisme. Stéphane Mallarmé, Alphonse Daudet, Auguste Rodin et le jeune Marcel Proust comptent parmi les inconditionnels du poète de Bruges. Malade depuis de longues années, celui-ci trouvera encore la force d'écrire *Le Carillonneur* que le succès de *Bruges-la-Morte* continue injustement d'occulter.

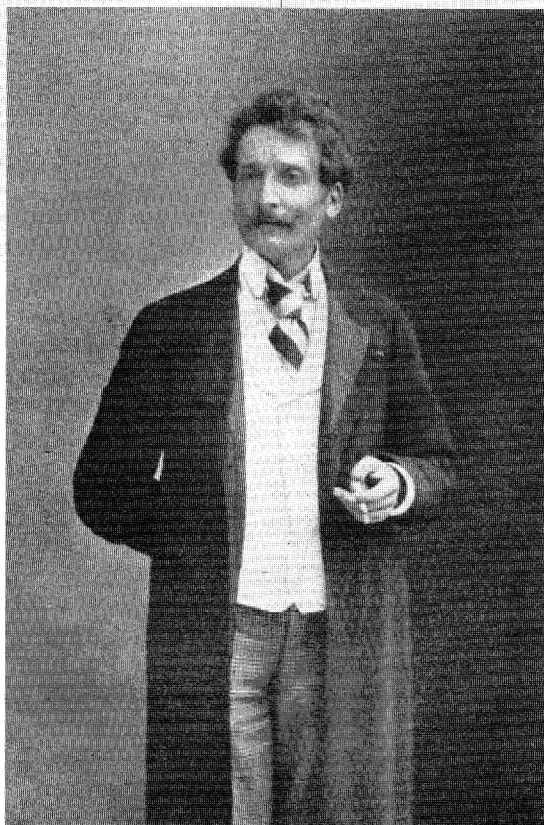
Le soir de Noël 1898, Georges Rodenbach meurt à 43 ans d'une banale appendicite. Au détour d'une allée du Père-Lachaise, un étonnant monument le montre surgissant de la

tombe, la rose au poing !

L'auteur de *Bruges-la-Morte* a influencé des écrivains aussi divers que Thomas Mann (*Mort à Venise*), Rilke ou Ghelderode, sans oublier Mishima qui, dans une de ses dernières lettres, cite le nom de l'écrivain belge !

Quelques mois après la mort de Rodenbach, à l'initiative d'Emile Verhaeren, un comité est mis sur pied pour lui rendre hommage. Rodin lui-même se propose de sculpter un monument à l'entrée du Béguinage de Bruges. En 1900, aucune décision n'est encore tombée... Les amis de Rodenbach com-

mencent à s'inquiéter. Ils supposent que le titre *Bruges-la-Morte* ou l'article contre Zeebrugge paru dans *Le Figaro* expliquent l'indifférence polie des pouvoirs publics. En réalité, les milieux catholiques brugeois mènent une campagne sournoise et farouche. Les opposants vont jusqu'à distribuer une pétition ! Celle-ci prétend que Georges Rodenbach, s'il est bien né de parents flamands (*ndlr : sa mère était picarde et la famille paternelle d'origine allemande*) et qu'il a vécu à Gand, n'est en rien flamand par la langue et les mœurs. Le fransquillon Georges Rodenbach, poète "décadent", décrivait la ville et ses habitants "sous un jour faux et maladif" dans l'unique but de mieux séduire son public parisien.



De guerre lasse, le Comité Rodenbach annulera sa demande et se tournera vers Gand, ville d'enfance du poète. Le monument de Georges Minne sera solennellement inauguré en 1903 dans le jardin de l'ancien Grand Béguinage. A une époque où l'idée était peu répandue, Georges Rodenbach a mis tout son talent d'écrivain pour prôner la mise en valeur du patrimoine brugeois... Mais laissons le dernier mot au poète de la vie silencieuse, disparu voici cent ans : "Il y a de l'atavisme dans les œuvres et l'hérédité ici aussi explique mon amour pour cette Bruges admirable, que je serais heureux d'avoir assurée auprès des esprits artistes de la France." ■

Georges Rodenbach, l'Amant de Bruges,

Exposition du 11 au 30 janvier 1999.

La Maison du Livre, rue de Rome, 24-28 à Saint-Gilles
Rens. 543 12 20.

Michel de Ghelderode :

100^e

En 1898, Adémar Adolphe Louis Martens (alias Michel de Ghelderode), naît à Ixelles, la même année que Magritte, Brecht et Norge. Ce Flamand de mère est, par ailleurs, issu de la lignée des Bosch et Ensor.

Avant d'être salué à Paris et joué dans le monde, jusqu'à évoquer la "ghelderodite aigue", il sera traduit et mis en scène par le "Théâtre Populaire Flamand", alors dirigé par Jan Boon. En 1936, le dramaturge déclarait à un conférencier : "attendu qu'en moi tout est flamand, sauf la langue que j'utilise accidentellement". Les années flamandes couvrent la période 1926-1932, qui verront traduites des pièces significatives et mises en scène par Johan de Meester (Barrabas, Pantagleize, Saint-François d'Assise, L'oiseau Chocolat, Le Voleur d'Etoiles)

Sa consécration à Paris est suscitée par J-L Barrault et la publication de son œuvre chez Gallimard. L'écrivain et critique Louis Pauwels ira jusqu'à le définir comme le "Shakespeare flamand". Mais dès 1953, le théâtre du "baroque du nord" sera évincé par le nouveau théâtre (Ionesco, Beckett, Genet). Peut-être, pour rejoindre Roland Beyen, le spécialiste de Ghelderode, parce que "le théâtre de Ghelderode est un théâtre exigeant et difficile, non qu'il soit cérébral et hermétique, mais parce qu'il est cruel".

Ecrivain ambigu, cet épistolier qui a totalisé une correspondance de quinze mille lettres, figure au tableau noir de

l'Histoire pour son antisémitisme virulent. Son ambiguïté est linguistique, aussi Liliane Wouters, qui a failli l'imiter évoque ce commentaire : "sa Flandre, toujours m'a paru excessive, fautive, (...) une Flandre d'un exotisme douteux. Une exploitation massive de clichés, un énorme poncif" (Le Carnet et les Instants, N°103). Retenons encore du romancier Patrick Roegiers : "Ghelderode* se réapproprie le flamand, langue maternelle, d'émancipation qu'il parlait à la maison étant enfant et dont il ne livre pas une traduction, mais une transcription francisée, mirobolante et pataude, qu'il besogne et chanfreine, à bras le corps, en révolté, non pas en mandarin. Homme de théâtre proche d'Artaud jusqu'à appliquer, dirait-on, les visions du "Théâtre et son double", Ghelderode a peu du prosateur. Pour en savoir davantage sur son mystère, il faudrait revenir à sa correspondance et, notamment avec son meilleur ami, le Warnetonnois Marcel Wyseur, qui fait l'objet du roman "L'homme à la moustache d'or". ■

*Gheld = argent et rode = rouge.

BERTRAND VAN AUTRYVE

Georges Rodenbach (1855-1898), un centenaire oublié

**Comment
Bruges a
refusé une
œuvre de
Rodin...**

Si Bruges est devenue un des endroits les plus touristiques d'Europe, c'est un peu à Georges Rodenbach (1855-1898) qu'elle le doit...